



CHAPITRE I

Où j'ai l'impression que je dois jouer en Ligue 1, alors que je suis seulement en District.

C'est la dernière fois que je me marie, pensais-je, alors qu'une semaine avant le grand jour je visitais avec mon Simon adoré le lieu des festivités, une somptueuse villa ancienne à Blankenese.

— Nous avons hélas un petit ennui, annonça d'un air funèbre Mme Lennart, chargée de l'organisation de notre mariage.

Je me ratatnai d'angoisse en entendant cette phrase.

— Oh non, encore ! m'exclamai-je en me cramponnant au bras de Simon.

— Je crains que si, hélas. Pour être brève, il faudra renoncer au barbecue.

La voilà, l'énième tuile depuis le début de nos préparatifs de mariage, me dis-je.

Je sentis le sang me monter à la tête et mon pouls s'accélérer.

— Renoncer au barbecue ? répétai-je au bord de la crise de nerfs. Qu'est-ce que ça signifie ?

Professionnelle jusqu'au bout des ongles, Mme Lennart garda son calme. Elle fit passer sous son autre bras le classeur bourré à craquer qu'elle apportait à chacun de nos rendez-vous.

— Nous n'avons pas reçu l'autorisation de l'Office de protection des monuments historiques, au motif que la fumée dégagée par le barbecue endommagerait le matériau de construction ultrasensible de cette villa, expliqua-t-elle.

— Mais nous ne ferons pas le barbecue à l'intérieur! m'écriai-je en résistant à l'envie d'abattre ce maudit classeur sur la coiffure inoxydable de Mme Lennart.

— Non, bien sûr, mais s'il pleut il aura lieu sur la terrasse, c'est la raison pour laquelle l'autorisation nous est refusée.

Désemparée, je m'adressai à Simon.

— Mais enfin, dis quelque chose, toi aussi! Tu es avocat! lançai-je.

Il haussa les épaules.

— Je suis désolé, Lena, mais il n'y a rien à faire, répondit-il. La loi est la loi.

Son téléphone portable sonna juste à cet instant, comme il le faisait si souvent depuis peu. Au lieu de répondre plus tard et de rester au côté de sa future femme, il s'excusa auprès de nous et s'éloigna de quelques pas. Depuis quelques mois, il était responsable d'un projet ultra-important dans son cabinet d'avocats. Depuis, il passait tellement de temps au téléphone que j'avais peur que son portable prenne racine dans son oreille.

Je me détournai de lui, m'approchai de la fenêtre et regardai le jardin. Ce mariage virait au cauchemar. Plus le grand jour approchait, plus tout allait de travers. Heureusement que je ne crois pas aux signes, sinon j'aurais pu interpréter les événements de ces dernières semaines comme de mauvais présages.

Ce qui était arrivé à nos alliances, par exemple. Nous avions commandé des anneaux en platine sur mesure qui étaient des pièces uniques, comme le bijoutier ne se lassait pas de nous le répéter. Quand nous étions allés les chercher deux semaines plus tôt, nous avons constaté qu'elles étaient bel et bien uniques, car celle de Simon était sertie d'un beau petit diamant, tandis que la mienne brillait par sa sobriété de simple anneau. Comment de telles choses peuvent-elles arriver? J'aimerais bien le savoir. Nous avons dû commander de nouvelles alliances et le bijoutier avait eu le culot de nous dire qu'elles seraient prêtes à temps, si nous avions de la chance.

Et l'église. Six semaines auparavant, le prêtre de la petite église romantique où nous voulions nous marier nous avait

annoncé que c'était impossible parce qu'un autre couple s'y marierait justement à la même date. Et ce couple avait eu la priorité sur nous, parce que le marié n'était nul autre que le boxeur Wladimir Klitschko. Je me demandais ce que Dieu pouvait penser en voyant l'un de ses représentants sur terre donner froidement la priorité à un homme qui en tabasse d'autres pour de l'argent. J'étais fermement résolue à abjurer ma foi aussitôt après le mariage. Et ma relation avec Wladimir Klitschko en avait pris un sacré coup. En regardant récemment la retransmission d'un de ses combats, je m'étais surprise à encourager son adversaire: «Droite-gauche! Uppercut! Mets-le KO!» Ce qu'il n'a évidemment pas fait. Le combat s'est achevé sur un KO, mais, bien entendu, ce n'est pas Wladimir qui est resté étendu sur le ring. Il était vainqueur, comme d'habitude.

Un soir, la mère de Simon nous avait annoncé qu'elle avait trouvé une autre église pour le mariage. J'exultai, jusqu'au moment où elle nous dit laquelle: l'église Saint-Michaelis, que nous autres Hambourgeois appelons affectueusement «Michel». Merveilleux! Dans cette église, qui pouvait accueillir deux mille cinq cents personnes, il faudrait chercher à la loupe notre misérable centaine d'invités. Je remonterais l'allée vers l'autel comme une reine qui n'aurait que trois pelés et un tondu à son mariage. Voilà ce que je n'aurais jamais imaginé, même dans mes pires cauchemars.

Et les festivités ne se dérouleraient pas au bord de l'Elbe, comme j'en avais toujours eu envie, car Simon trouvait que ça manquait d'allure. Elles auraient lieu dans la vénérable villa Amsinck de Blankenese, qui est très belle, mais si luxueuse et imposante que j'osais à peine respirer entre ses murs.

Et maintenant, comble de bonheur, pas de barbecue!

Avec un soupir, je me détournai de la fenêtre pour rejoindre Mme Lennart qui feuilletait consciencieusement son classeur.

— Madame Klein, je sais bien que cela ne correspond pas à vos projets, mais le traiteur nous propose divers menus

vraiment délicieux, dit-elle. Et un dîner à table s'harmonisera mieux avec le cadre de la villa. Si vous voulez bien examiner ceci, poursuivit-elle en me tendant quelques feuilles de papier artisanal sur lesquelles plusieurs menus étaient rédigés dans une écriture cursive. Et elle me parla de filet de bœuf en croûte de tagaroshi et de panko garni de purée de pommes de terre au wasabi. Je fis un gros effort pour l'écouter, car je regrettais de m'être énervée tout à l'heure. Après tout, elle ne faisait que son boulot.

Simon, qui avait entre-temps mis fin à sa conversation téléphonique, nous rejoignit. Il regarda à son tour les menus, mais aussi distraitement que moi. Un instant plus tard, guidés par les conseils de Mme Lennart, nous avons fait notre choix.

— Bien, voilà qui est réglé. Maintenant, plus moyen de revenir en arrière, conclut Mme Lennart en riant.

Elle s'attendait visiblement à ce que nous l'imitions, mais je n'avais pas le cœur à rire et, de toute évidence, Simon non plus. Il desserra sa cravate. Des perles de sueur brillaient sur son front. Comme il était pâle...

— Eh oui, le piège va se refermer, répondis-je avec un petit rire contraint pour rompre le silence pesant.

— Êtes-vous déjà sur des charbons ardents? demanda Mme Lennart alors que nous nous dirigeons vers le portail.

— Non, nous restons parfaitement détendus. Nous nous réjouissons seulement, n'est-ce pas, chéri? demandai-je à Simon avec un sourire, mais il évita mon regard.

— 'sûr, marmonna-t-il.

Nous sommes sortis après avoir pris congé de notre organisatrice. J'étais soulagée de laisser derrière moi le froid et le silence de la villa. Dehors, le soleil brillait, les oiseaux gazouillaient et l'air sentait le gazon fraîchement coupé. C'était un merveilleux mois de juin et il était difficile d'imaginer un temps catastrophique pour la semaine suivante. Nous avons descendu la longue rampe d'accès menant à notre voiture, une Audi Q7 flambant neuve qui m'embarrassait et pour laquelle je m'étais souvent excusée en pensée auprès

de Greenpeace et de l'environnement. Mais c'était la voiture dont Simon rêvait et, grâce à une prime bien méritée, il avait enfin pu se l'offrir.

— Bon sang, quelle poisse! m'exclamai-je. Enfin, l'essentiel, c'est de nous marier, tu ne crois pas?

— Hum, répondit Simon.

— Allons manger, ou bien on pourrait aller voir un film d'horreur? comme ça, tu pourras me rassurer...

— Impossible, coupa-t-il. Ce coup de fil que j'ai reçu... je dois retourner au cabinet.

Je le saisis par la manche de sa veste et le forçai à s'arrêter.

— Oh non, je t'en prie! C'est vendredi soir, je ne t'ai pas vu depuis une éternité et j'aimerais vraiment passer un peu de temps avec toi, pour changer!

Simon se dégagea et j'eus l'impression qu'il résistait à l'envie de me repousser.

— Arrête, Lena! C'est comme ça et on ne peut rien y changer!

J'ouvris la portière de la voiture, m'assis, puis la claquai.

— C'est vraiment merveilleux, Simon! J'espère que ce projet de malheur sera bientôt plié, sinon tu me laisseras en plan à l'église pour répondre encore à un appel urgent! Je commence à en avoir ma claque!

La descente de l'Elbchaussee se fit en silence. De splendides villas défilaient devant nous, entre lesquelles on voyait l'Elbe étinceler. Alors que la température extérieure était de 24 °C, l'atmosphère à l'intérieur de la voiture était polaire. Mon téléphone portable sonna et ce bruit me parut strident dans le silence glacial. C'était un SMS de Juli, ma meilleure amie.

Salut ma Leni, comment ça s'est passé avec Mme Rottweiler? Viens à la maison, on fait un barbecue! Bises, Juli.

Juli, ma sauveuse... toujours là au bon moment, comme si elle avait des antennes.

Je fus bien obligée de rompre mon vœu de silence.

— Tu peux me déposer chez Juli et Michel? demandai-je à Simon.

— Bien sûr, acquiesça-t-il.

Un instant plus tard, nous empruntions la Carmenstrasse, dans le quartier d'Ottensen, où Juli habitait avec Michel, mon grand frère. Ils vivaient ensemble depuis quatre ans et Juli était ma meilleure amie depuis trois ans et trois cent quarante jours.

— Tu ne veux pas passer un petit moment avec nous? demandai-je à Simon alors que nous nous arrêtions devant l'immeuble.

Et je me détestai aussitôt pour cette supplication.

Simon inspira profondément.

— Je t'en prie, Lena... Je ne peux plus continuer comme ça, répondit-il.

Cette curieuse formulation me laissa perplexe, mais je chassai cette impression avant de pouvoir saisir ce qu'elle impliquait.

— Je t'aime, ne l'oublie pas, d'accord? lui dis-je.

Il ferma les yeux et hocha la tête.

— Comment pourrais-je l'oublier?

— Alors à ce soir, peut-être?

— Non, je crois que je rentrerai trop tard.

— Alors à demain.

— À demain.

Je l'embrassai et descendis de la voiture. J'avais à peine refermé la portière qu'il démarra sur les chapeaux de roues. Je le suivis du regard, pensive. Ça s'arrangera, me dis-je pour apaiser mon malaise. Dans une semaine, il sera mon mari, nous décamperons pour notre lune de miel et tout redeviendra comme avant, mais en mieux.

Je me détournai avec un soupir et entrai dans l'immeuble. J'adorais ce quartier agréable et vivant. Toutes sortes de gens s'y côtoyaient: étudiants, artistes, adeptes de chaussettes en pure laine, porteurs de cravates et gens normaux, sans compter Juli et Michel. Et j'allais oublier Ben, qui partageait son appartement avec eux. Michel et Ben se connaissaient depuis la crèche et étaient restés inséparables, au point que Juli était venue vivre avec Michel dans cet

appartement au lieu de chercher un logement pour deux. C'était d'ailleurs compréhensible, car il y avait largement assez de place pour trois. D'autant plus compréhensible que Juli et Michel avaient fait connaissance grâce à Ben, puisque Juli et lui travaillaient à la clinique universitaire d'Eppendorf, lui comme chirurgien aux urgences et elle comme laborantine.

Je grimpai les cinq étages et arrivai hors d'haleine devant la porte de l'appartement. Je me promis de retourner à mon club de sport lundi. Non, car je serais sur l'île Maurice, mais après ma lune de miel. Je m'essuyai le front, puis frappai à la porte qui s'ouvrit aussitôt. Alors que je m'attendais à voir l'aimable visage criblé de taches de rousseur de Juli, je me retrouvai face à Ben. Les sourcils levés, il me toisa.

— Toutes nos félicitations! Vous êtes arrivée au camp de base de l'Everest, déclara-t-il.

Mon sourire pâlit quelque peu.

— Ben! Qu'est-ce que tu fais ici? haletai-je.

— Il se trouve que j'habite ici, c'est pourquoi j'y suis de temps à autre. Peut-être que même quelqu'un comme toi finira par le comprendre.

— Très drôle! Pourquoi n'es-tu pas à l'hôpital? Tu n'as plus personne à charcuter?

— Hélas non, répondit-il avec un air de regret. Ce n'est pas faute de l'espérer, j'ai demandé au service de gériatrie de me prêter quelques patients, mais ils ne veulent rien savoir.

— C'est déjà surprenant qu'on veuille bien te confier des êtres vivants.

Ben lança un regard inquisiteur au-dessus de ma tête.

— Où est donc l'heureux fiancé? s'enquit-il. Il monte la garde dans votre panzer à yuppies pour que personne ne vienne en érafler la laque?

— Il a dû repartir à son travail. Dis-moi, puis-je entrer ou dois-je passer la soirée sur le palier à te faire la conversation?

— Mais non, entre donc, mon petit rayon de soleil, pépia-t-il ironiquement. Tu es décidément en pleine forme, ce soir.

Je pénétrai dans l'appartement. J'avais passé toute mon enfance sur les talons de Ben et Michel. Je les adorais comme des divinités, mais comme ils avaient six ans de plus que moi, je leur tapais sur les nerfs et ils ne rataient jamais une occasion de m'en faire baver. Heureusement, mes relations avec Michel s'étaient entre-temps apaisées, mais Ben n'avait pas changé d'attitude envers moi.

Je sortis sur le toit-terrasse qui offrait une vue de rêve sur les maisons d'Ottensen. Juli était allongée dans la balancelle, la tête sur les genoux de Michel. Ben se laissa tomber dans l'un des vieux fauteuils à oreilles. L'autre était occupé par Maren, sa flamme du moment. En me voyant, Juli se leva et vint à ma rencontre avec un grand sourire.

— Lena! C'est merveilleux de te voir! s'écria-t-elle, et elle me serra dans ses bras. Où est Simon?

— Au turf, répondit Ben à ma place.

— Encore? s'exclama mon grand frère, qui se leva à son tour, m'attira à lui et ébouriffa mes cheveux.

«Hmmpfff», fut tout ce que je pus répondre, le visage pressé contre sa vaste poitrine. Un instant plus tard, je parvins à me dégager et, en suffoquant, j'essayai de remettre de l'ordre dans ma coiffure.

— Salut, Lena, dit Maren en m'observant d'un œil si critique que je pouvais presque l'entendre m'annoncer : «Désolée, mais je n'ai pas de photo à te donner.»

Comme toutes les petites amies de Ben, elle était très jolie. Contrairement à mes cheveux blonds en bataille, les siens étaient impeccablement coiffés et d'une chaude couleur caramel, et ses yeux d'un vert intense alors que les miens ont la nuance des olives vertes. Si je suis plutôt satisfaite de mon apparence en général, ces beautés à visage de poupée ont toujours eu le don de me crisper.

— Salut, Maren, répondis-je avant de m'asseoir sur la balancelle à côté de Juli et Michel.

— Une bibine? proposa Ben en me tendant une bouteille d'Astra.

Je l'acceptai avec gratitude et bus à grandes goulées.

— Ouh là, t'es vraiment déshydratée! commenta Michel.
Ben sourit.

— Tu parles, elle a dû se taper cinq étages à pied. J'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi peu sportif, dit-il.

Maren gloussa.

— Raconte un peu, demanda Juli en lançant un regard noir à Ben. Quoi de neuf?

Je pris une saucisse sur le gril.

— Savourez bien vos grillades! Vous n'en aurez pas la semaine prochaine, annonçai-je avant de mordre dans ma saucisse.

— Mais pourquoi? s'exclama Juli.

— Parce que nous n'avons pas l'autorisation de l'administration. Mais, pas de problème, on aura à la place un menu ultrachic de cinq plats! répondis-je avec un entrain un peu forcé, dans l'attente de l'approbation générale.

Mais mon annonce tomba à plat et j'en fus pour mes frais côté applaudissements.

— Un menu? Tu veux dire qu'on va passer tout ce temps à table? demanda mon frère, visiblement déçu, mais Juli lui donna un coup de coude dans les côtes. Je veux dire... c'est génial! rectifia-t-il en hâte.

— Et puis ce n'est que pour le dîner, ajouta Juli. Et qu'y aura-t-il de bon à manger?

— Des trucs super, comme dans les grands restaurants. D'abord des amuse-gueules, ensuite...

— Des amuse-quoi? demanda Michel.

— Bon sang, des machins à grignoter pour commencer, quelque chose de chic, quoi! Ensuite, du bœuf au wasabi et au takari-lari... euh, attends, répondis-je en fouillant dans mon sac à main à la recherche du menu. Tenez, regardez vous-mêmes.

Juli prit la feuille et lut le menu à voix haute.

— Ça m'a l'air vraiment super! conclut-elle, mais elle paraissait plutôt perplexe.

— Et c'est toi qui as choisi tout ça? s'enquit Ben.

— Oui, bien sûr. Qui d'autre veux-tu que ce soit?

— Tu veux manger du wasabi alors que tu trouves les chips au paprika trop épicées? Et puis tous ces chichis, ce n'est pas ton genre.

— Ah oui, bien sûr, parce que pour toi je ne suis qu'une pétasse de dernière zone, c'est ça?

— Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit!

— Je me contrefous de ce que tu peux dire! J'ai mon compte pour aujourd'hui. Je me marie dans une semaine et tout va de travers, alors je n'ai vraiment pas besoin qu'on se paie ma tête par-dessus le marché!

Ben, Juli et Michel me regardèrent d'un air peiné.

— Oooh, tu te maries? intervint Maren dans un silence pénible. C'est magnifique! Tu en as de la chance! déclara-t-elle en adressant de ses gros yeux de vache un regard appuyé à Ben, qui l'ignora consciencieusement et se concentra sur sa bière.

Je compris aussitôt d'où soufflait le vent. C'était toujours la même chose: la capacité de Ben à garder une petite amie ne dépassait jamais trois mois. Pour tout dire, le concept de relation était étranger à son vocabulaire. Sans parler de celui de fidélité. Les jours de Maren avec lui étaient visiblement comptés et elle allait bientôt finir KO sur le ring.

— Ben ne t'a pas encore demandé si tu voulais l'accompagner au mariage? lui dis-je de mon air le plus innocent. Ça alors... mais il oublie toujours ce genre de choses! Tu devrais vraiment venir. Peut-être même que tu attraperas le bouquet? Vous faites un si joli couple tous les deux, vous devriez ab-so-lu-ment vous marier!

D'accord, c'était un coup bas, mais Ben devait me payer son insinuation sur mon manque de raffinement. Bon, il ne l'avait pas vraiment dit de cette manière, mais ça sautait aux yeux qu'il le pensait.

Maren s'illumina et se blottit contre l'épaule de Ben, qui avala sa bière de travers et se mit à tousser violemment. Je lui adressai un sourire suave avant de mordre dans ma saucisse.

— À ta place, je mangerais autre chose, dit-il une fois remis de sa quinte. Sinon, tu ne pourras même plus rentrer

dans ta robe vendredi. Tu n'as pas vraiment maigri ces dernières semaines, acheva-t-il avec un sourire aussi suave que le mien.

Moi, grossi? Moi qui vivais en ascète depuis plusieurs semaines... à part mon smoothie à la fraise quotidien, mais ça ne comptait pas puisque c'était du fruit. Et chacun sait qu'il n'y a pas un gramme de graisse dans les oursons gélifés! Quant au chocolat fourré au yaourt, même les grands sportifs en prennent, la pub ne pourrait quand même pas nous mentir aussi effrontément! Wladimir Klitschko lui-même en mangeait! Non, je n'avais pas grossi, c'était honteux d'insinuer une chose pareille! Je fonçai sur Ben et lui fourrai ma saucisse dans la bouche.

— Étouffe-toi avec!

— Bon, ça suffit! décréta Juli. Lena et Ben, retournez chacun dans votre coin!

— Pouwqwa moi? Ch'est elle qu'a commenché! protesta Ben, la bouche pleine.

— Tu parles! C'est lui qui m'a traitée de grosse! ripostai-je en le désignant d'un index accusateur.

— Tu débloques!

Juli se leva de son fauteuil.

— Je ne veux plus rien entendre, trancha-t-elle, et elle me saisit par le bras. Viens avec moi, ma petite demoiselle.

— Oh, oh, Super Nanny est de retour, commenta Michel avec un sourire. Lena va-t-elle aller au coin?

Juli l'ignora et m'entraîna à l'intérieur. Je me dégageai.

— Où est la robe? demandai-je.

— Calme-toi d'abord. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Je suis parfaitement calme! hurlai-je. La robe! Où est-elle?

Juli poussa un soupir, me précéda dans la chambre qu'elle partageait avec Michel, ouvrit la penderie et en retira ma robe de mariée qu'elle y gardait soigneusement. J'enlevai mon jean, mon T-shirt, arrachai la robe de sa housse, la passai par-dessus ma tête et restai empêtrée dans ses nombreuses épaisseurs. Je ne pouvais même plus

remuer. De toute évidence, la robe était devenue si étroite qu'elle ne m'allait plus.

— Je ne rentre plus dedans! sanglotai-je. C'est vrai, j'ai tellement grossi que je ne rentre même plus dedans!

— Lève les bras, ordonna Juli.

J'obéis. Elle s'affaira, tira ici et là pour dégager ma tête, ajusta les différentes épaisseurs et s'attaqua à la fermeture éclair. Dans l'angoisse de l'entendre m'annoncer: « Rien à faire. Demande donc à Bibendum s'il peut te prêter quelque chose pour le mariage », je fermai les yeux. Après tous les obstacles rencontrés depuis le début, ce serait le bouquet. La mariée, trop grosse pour rentrer dans sa robe, a dû emprunter un chapiteau de cirque en dernière minute. Félicitations!

— Ça y est, annonça Juli.

— La fermeture éclair est remontée? demandai-je sans oser rouvrir les yeux.

— Mais oui, bécasse! Regarde-toi dans le miroir.

Je m'exécutai. Une folle en robe de mariée me dévisageait de l'autre côté du miroir. À voir ses cheveux, on aurait cru qu'elle venait de mettre les doigts dans une prise, son visage était écarlate et son regard dément. Juli se tenait à côté d'elle, visiblement blessée. J'eus soudain honte de moi. Je lui sautai au cou et la serrai contre moi.

— Je suis désolée, Juli! m'exclamai-je.

— Ça ne fait rien, je suis ton témoin, je suis donc là pour que tu m'engueules, répondit-elle.

Elle se dégagea et remit gentiment un peu d'ordre dans mes cheveux en bataille.

— Regarde-moi, lui dis-je en désignant mon reflet. J'ai vraiment l'air d'avoir une araignée au plafond.

— Pas seulement l'air.

Je gloussai malgré moi.

— Mais au moins, je rentre dans ma robe, observai-je.

— Évidemment. Ben est un idiot, et tu le sais aussi bien que moi. Maintenant que tu as parlé de mariage, Maren va le tanner pour qu'il lui passe la bague au doigt et il va être obligé de la larguer. Ce qui veut dire qu'il devra

probablement faire ceinture ce soir. Il a juste voulu te rendre la monnaie de ta pièce.

J'examinai mon reflet d'un œil critique. Non, je n'étais pas vraiment grosse. Je me retournai pour observer mon derrière. Hum! Il avait l'air plutôt... disons qu'il n'était pas précisément... enfin, au moins, je rentrais dans ma robe sans retenir ma respiration.

J'étais donc là, une semaine avant mon mariage, dans ma robe de mariée. Elle était magnifique. On aurait pu me prendre pour une princesse... mais en étais-je vraiment une?

— Juli?

— Moui?

— Trouves-tu normal de ne pas pouvoir vraiment se réjouir de son mariage?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Oh, je ne sais pas... cette fête ultrachic avec tous ces chichis et la cérémonie dans la plus grande église de Hambourg... j'ai l'impression que je dois jouer en Ligue 1, alors que je suis seulement en District.

— Tu es nerveuse, c'est tout, répondit Juli après un silence. Avec tous les tracas de ces dernières semaines, c'est normal que tu perdes un peu les pédales. Et le jour de ton mariage est aussi celui de tes trente ans: les femmes ont souvent les nerfs à fleur de peau dans ces moments-là. Mais l'essentiel, c'est que vous vous aimiez.

Pensive, je contemplai mon alliance. Un mauvais pressentiment m'envahit, mais il était trop vague pour que je puisse le formuler.

— Tu as raison, dis-je à Juli.

— Tu vois! Et dis-toi bien ceci: tu n'es pas en District, OK? Tu as l'envergure nationale, Lena Klein! Mets-toi bien ça dans le crâne. Et maintenant, redresse les épaules et garde la tête haute! ordonna Juli en me pressant les épaules et en relevant mon menton. Allez, souris un peu, ça ressemble à quoi, une mariée qui fait la gueule?

— La prochaine fois, c'est avec toi que je me marierai, déclarai-je en lui donnant un gros baiser mouillé.

Juli m'aïda à ôter ma robe et à la ranger dans sa housse.

— Salut, ma jolie, à vendredi, dis-je à ma robe avant de refermer la penderie.

Et nous sommes retournées sur la terrasse. Ben et Maren avaient, Dieu merci, disparu entre-temps, le soleil s'était couché et des lucioles voletaient joyeusement autour de nous. Juli et Michel se câlinaient sur la balancelle et je me prélassais dans le fauteuil que Ben avait abandonné. Nous n'avons pas beaucoup parlé, nous avons bu encore une bière et contemplé le ciel étoilé. Quelqu'un s'exerçait au saxophone quelque part et les notes de « Moon River » voguaient vers nous dans la nuit d'été, douces-amères et nostalgiques. Ma tension se dissipa peu à peu et je me sentis calme et en paix comme cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps.

